

## La Sainte Face

D'après le tableau de Ittenbach.





Sommaire du Numéro d'Octobre 1901.

\* Pensée dominante : Jésus au tabernacle, joie et consolation de la vie, — Le Viatique (*poésie*). — L'Ange servant la messe. — Et Lui, jamais ! — A nos dévouées zélatrices. — Jésus prisonnier d'amour (*gravure*). — Les serviteurs de l'Eucharistie : Le T. R. P. Marie-Joseph Coudrin, — Belle réponse d'Henri IV. — En dilectus meus (*cantique*). — Fleurs eucharistiques de la Nouvelle-France : La messe des Missionnaires. — Sacrilège et Réparation.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois d'Octobre 1901.



Jésus au Tabernacle, joie et consolation de la vie.



ÉLIEUX instants que ceux de l'adoration au pied du Tabernacle !  
 " Je vivrais mille ans, disait un homme du monde, que je n'oublierais pas certaines heures du soir où, pénétrant dans l'église assombrie déjà par la nuit et à peine éclairée au fond du cœur par la lampe du sanctuaire, je me cachais sous l'ombre plus épaisse d'un pilier. Enveloppé tout entier de mon manteau comme d'un voile qui me dérobaux choses d'ici-bas, j'appuyais mon front contre le marbre froid d'une balustrade, et, plongé, pendant des minutes

que je ne comptais pas, dans une muette mais intarissable adoration, je ne sentais plus la terre sous mes genoux, et je m'abîmais en Dieu, comme l'atome flottant dans la chaleur d'un jour d'été se noie et se perd dans l'atmosphère. "

Rien de mystérieux, en effet, rien de doux, rien de suave comme le sentiment de la présence et de l'amour de Jésus, au pied du Tabernacle. Qui d'entre nous ne l'a bien souvent éprouvé dans son âme ? Qui n'a senti, dans ces instants délicieux, l'action divine du Sacré-Cœur faisant battre et palpiter le nôtre ?

La lampe du sanctuaire veillait et se consumait sous les ombres discrètes du crépuscule empourprant de ses derniers reflets les mille teintes des vitraux : le silence régnait autour de nous ; et nous étions là, dans je ne sais quel aimable et délicieux repos, perdus, absorbés dans la contemplation de Jésus, échangeant avec lui, en un colloque intime et tout céleste, des paroles que le cœur seul peut comprendre qui les a proférées ou entendues. Nous regardions, nous soupirions, nous écoutions : Jésus vivait en nous, il respirait dans notre cœur, il nous parlait à l'âme... et des larmes silencieuses, mais brûlantes, mais suaves, s'échappaient de nos yeux attachés sur la porte du Tabernacle. Nous pleurions, et la présence et l'amour de Jésus se révélaient en nous, inondant notre cœur et notre être tout entier d'une joie mystérieuse et ineffable, avant-goût des jouissances de la Patrie.

Jésus nous apparaissait alors comme un bon Père, comme un tendre ami, vers lequel s'en allait notre cœur, avec tout l'abandon et tout l'épanchement de la confiance et de l'amour. *Jam non dicam vos servos... vos autem dixi amicos !*

Tout le mystère des joies eucharistiques est renfermé dans cette parole du Sauveur, dans ce titre précieux qu'il nous a donné lui-même : *Vos autem dixi amicos* : Vous êtes mes amis !

Rien de consolant, ici-bas, comme la présence ou la pensée d'un ami, l'assurance de sa foi et de son amitié fidèle. On est bien plus fort, bien plus courageux dans la vie, quand on est sent près de soi le cœur et l'affection d'un véritable ami, quand on peut se dire : Je ne suis plus seul ici-bas ; il est un cœur qui bat à l'unisson du mien, un cœur qui s'est donné librement à moi pour souffrir de mes

douleurs et se réjouir de mes joies, pour boire à la coupe de mon bonheur et au calice de mes larmes. La vie paraît moins triste alors et l'exil moins sévère ; on craint moins les dangers et les fatigues de la route, quand on peut s'appuyer sur le bras d'un ami, sur une âme sœur de notre âme, et partager avec elle le fardeau de ses souffrances et de ses peines.

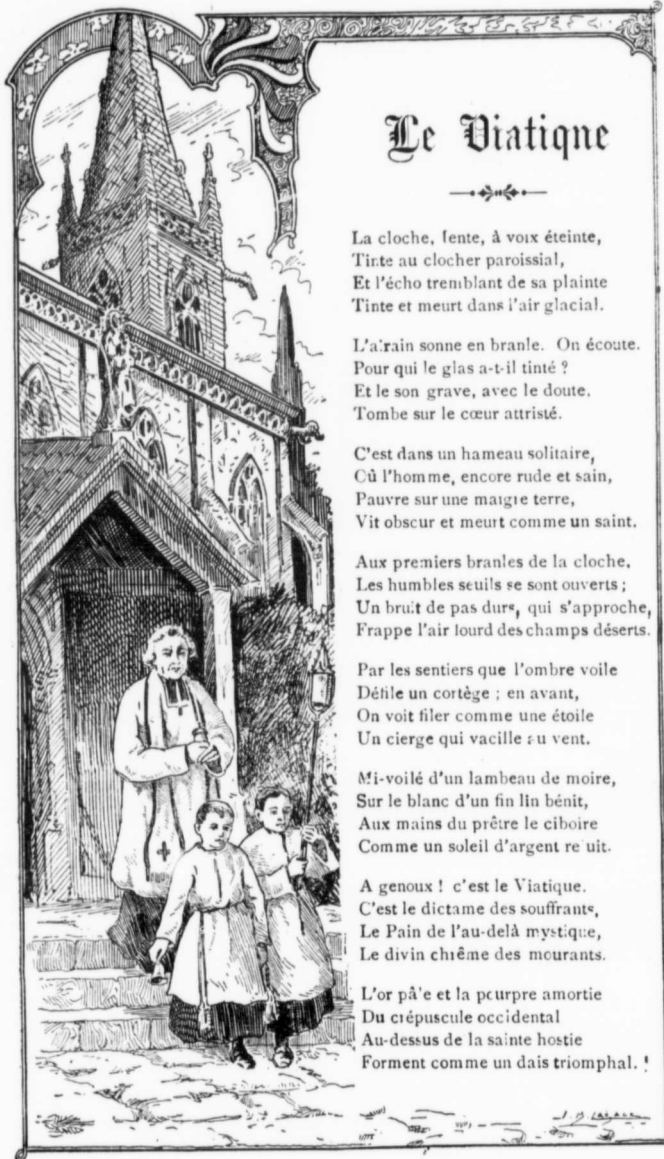
Oui, l'amitié est un secours, une force, un consolation ; mais que ce trésor est difficile à trouver sur notre terre ingrate et stérile ! A tout âge et en tout temps l'homme voyageur le désire et le cherche ; souvent il croit le posséder ; mais que de fois, quand il s'apprête à l'étreindre et à en jouir, il est forcé de reconnaître que ce n'était qu'une ombre trompeuse !

Heureux sont-ils ceux qui, connaissant l'inutilité de leurs recherches, et désabusés des affections humaines, ont alors tourné leurs regards vers le divin Solitaire du tabernacle pour lui demander ce qu'il avaient en vain réclamé de la créature ! Heureux sont-ils, car en Jésus-Hostie ils ont trouvé le Dieu très bon et très fidèle dont l'amitié ne connaît ni vicissitude ni déclin, le Dieu très généreux dont l'amour survit, résiste à tout, et qui, contrairement aux hommes, toujours égoïstes, nous a, ce semble, plus aimés à mesure que nous devenions plus indignes de l'être.

Ah ! aimons à visiter Jésus dans ses églises et dans ses tabernacles ; aimons à nous prosterner, à nous absorber devant Lui et en Lui, au pied de ses autels, et nous sentirons alors la douce chaleur de son Cœur sacré échauffer et embraser notre âme ; nous entendrons sa voix amie nous consoler, nous encourager, nous conseiller. Nazareth était un ciel pour Marie : le tabernacle doit être aussi un ciel pour nous, le ciel de la terre, présageant et préparant le ciel des cieux.



La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 16 Octobre, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



## Le Viatique

La cloche, lente, à voix éteinte,  
Tinte au clocher paroissial,  
Et l'écho tremblant de sa plainte  
Tinte et meurt dans l'air glacial.

L'a'rain sonne en branle. On écoute.  
Pour qui le glas a-t-il tinté ?  
Et le son grave, avec le doute,  
Tombe sur le cœur attristé.

C'est dans un hameau solitaire,  
Cù l'homme, encore rude et sain,  
Pauvre sur une maigre terre,  
Vit obscur et meurt comme un saint.

Aux premiers branles de la cloche.  
Les humbles seuils se sont ouverts ;  
Un bruit de pas dure, qui s'approche,  
Frappe l'air lourd des champs déserts.

Par les sentiers que l'ombre voile  
Défile un cortège ; en avant,  
On voit filer comme une étoile  
Un cierge qui vacille : u vent.

Mi-voilé d'un lambeau de moire,  
Sur le blanc d'un fin lin bénit,  
Aux mains du prêtre le ciboire  
Comme un soleil d'argent re'uit.

A genoux ! c'est le Viatique.  
C'est le dictame des souffrants,  
Le Pain de l'au-delà mystique,  
Le divin chrême des mourants.

L'or pâ'e et la pcurpre amortie  
Du crépuscule occidental  
Au-dessus de la sainte hostie  
Forment comme un dais triomphal. !

Toi qui vois l'invisible gloire  
De cet invisible passant.  
Humble fils de la glèbe noire,  
Incline-toi, comme un enfant.

C'est lui : cette pompe céleste  
Proclame sa divinité,  
Et ce tant naïf culte agreste  
Nous dit sa pauvre humanité.

Quelques paysans en prière  
Suivent, leur rosaire à la main ;  
Les clous des souliers de misère  
Sonnent aux cailloux du chemin.

Oh ! bienheureux ce pauvre monde  
Qui devine, et croit sans le voir,  
Les choses qu'une ombre profonde  
Cache aux maîtres du haut savoir.

Heureuses ces âmes crédules  
Qui gardent confiance et foi  
Aux mystérieuses formules  
De l'ancienne et nouvelle Loi !

On n'entend sur la route sombre  
Que la clochette du sonneur.  
C'est l'heure où la mort vient dans l'om-  
Hâtez-vous, courrier du Seigneur. Ibre,

Hâtez-vous ! Tout est morne et triste,  
Hâtez-vous ! D'un seul vol, sans bruit.  
La mort s'abat à l'improviste.  
Comme un sinistre oiseau de nuit

Là-bas, dans la chambre blafarde,  
Un malade souffre à mourir.  
Oh ! comme il est lent, comme il tarde,  
L'ami qui s'en vient le guérir !

Du beffroi la grave harmonie  
S'éteint, triste comme un adieu.  
Ange gardien de l'agonie,  
Soutiens les pas du porte-Dieu !

Nérée Beauchemin.



## L'Ange Servant de Messe



On dit souvent que le service de la messe est un ministère angélique. En effet, ces esprits bienheureux, à qui il n'est pas donné de célébrer le saint sacrifice et de consacrer le corps du roi de gloire qu'ils adorent au ciel, s'empressent de quitter le séjour céleste au moment où le prêtre prononce les paroles sacrées, et demeurent humblement prosternés autour de nos autels jusqu'à la consommation des saints mystères. Nos yeux mortels ne peuvent les apercevoir, parce que ces bienheureux habitants du ciel n'ont pas revêtu une forme corporelle, mais l'enseignement des saints docteurs et de notre mère l'Eglise de Jésus-Christ est là pour nous attester leur présence. D'ailleurs, pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? la victime qui s'immole sur l'autel n'est-elle pas l'agneau de Dieu qui est sacrifié sur l'autel du ciel depuis le commencement du monde et devant lequel les esprits angéliques sont toujours prosternés ?

Mais les anges sont toujours invisiblement présents au saint sacrifice, ils ambitionnent même quelquefois l'honneur de servir le prêtre à l'autel. Bien que cette faveur soit assez rare, elle fut accordée au vénérable père François Olimpio, une des grandes lumières de l'ordre des clercs réguliers dits Théatins.

Un jour qu'il célébrait, à Naples, dans l'église des Saints-Apôtres, quand il fut arrivé au lavement des mains après l'offertoire, une personne d'une vertu éminente et digne de toute créance aperçut un ange d'une beauté ravissante, et tout éclatant de lumière, qui, avec un grand respect, versait l'eau sur les mains du prêtre et lui présentait le manuterge.

Une autre fois, durant la messe du père Olimpio, la même servante de Dieu vit le Sauveur avec un air d'une extrême bienveillance lever la main droite et le bénir ; puis il lui dit : " C'est mon serviteur et je l'aime beau-

coup. Ne sois point étonnée de ce que tu vois, car il a toujours soin de se préparer au divin sacrifice par une



extrême pureté de conscience et par les sentiments les plus affectueux. ”



Pour acquérir cette pureté et s'y maintenir, il se confessait régulièrement tous les matins. Il était aussi tellement exact à observer les saintes cérémonies, surtout celles qui prescrivent de toucher la sainte hostie, qu'il en tombait dans le scrupule. Ses inquiétudes à ce sujet en vinrent même à un point que le Sauveur, toujours bon surtout envers ceux qui l'aiment, daigna quelquefois pour tranquilliser et consoler son serviteur, changer la matière du sacrifice, que le saint prêtre trouvait moins convenable, en une autre plus digne de la victime sans tache qui s'immole à l'autel.

Lorsqu'il voulait se préparer à dire la messe, il passait plusieurs heures dans la plus fervente oraison et méditation, de sorte qu'en approchant de l'autel, non-seulement son cœur brûlait des plus vives flammes, mais son visage même paraissait enflammé et tout radieux. Bien plus, à mesure qu'il approchait du moment de la consécration, on voyait, à son air et à son maintien, que le feu divin qui embrasait son cœur allait toujours croissant, si bien qu'à l'élévation de l'hostie et du calice il semblait un séraphin projetant de toute sa personne des rayons lumineux, à la grande admiration des assistants : les princes eux-mêmes s'empressaient d'assister à sa messe et de recevoir de sa main la sainte communion.

Et puisque j'ai parlé de l'Eucharistie, je dois ajouter quelque chose sur sa dévotion envers cet adorable Sacrement. Toutes ses délices étaient de se tenir au cœur en présence du saint tabernacle. Le matin, dès qu'il était levé, il s'empressait d'aller à l'église pour adorer son divin maître et s'assurer si la lampe du sanctuaire était allumée : si par hasard il la trouvait éteinte, il la rallumait et y mettait de l'huile. A ce propos je ne dois pas omettre une preuve, bien que minutieuse, de sa piété : le soir à souper il mangeait ordinairement de la salade, mais il n'y mettait point d'autre assaisonnement que du sel et du vinaigre ; pour l'huile, qu'on y ajoute d'ordinaire, il la réservait pour la lampe du très-saint Sacrement, et il se trouvait heureux de faire ce léger sacrifice à son bon Sauveur.

Il montrait beaucoup de zèle et d'adresse pour décorer l'autel ; il y mettait les fleurs les plus belles qu'il pût trouver, qu'il distribuait ensuite aux personnes pieuses

comme de précieuses reliques dignes de vénération, puisqu'elles avaient servi à orner le Très Saint Sacrement. Il parlait continuellement, avec esprit et onction, de ce grand mystère, surtout lorsqu'il s'entretenait avec des évêques et autres prélats : et afin de les exciter à une plus grande dévotion envers la sainte Eucharistie, il leur citait des exemples de Jean Ribero, archevêque de Valence, en Espagne, lequel n'entendait jamais nommer le Saint-Sacrement sans se découvrir la tête ; et à l'occasion il ne manquait point de dire quelques mots pour exciter le peuple à ranimer sa foi et son amour envers Jésus résidant sur nos autels. Afin de lui témoigner encore davantage la charité dont son cœur brûlait pour lui, il fit effacer l'écusson de sa noble famille et mettre en place un calice surmonté d'une hostie rayonnante, placé sur un autel, avec cette devise tirée de la Genèse (xxvii, 37) : *Fru mento et vino stabilivi, et tibi post hæc, fili mi, ultra quid faciam ?* qu'on peut traduire ainsi : J'ai donné le blé et le vin, symboles de mon corps et de mon sang : après cela, mon fils, que puis-je faire de plus ?



## Et Lui..., jamais !



U allez-vous donc, monsieur Emile ?

— Oh ! monsieur ! j'ai fort à faire : je m'en vais toucher des traites dans presque toutes les maisons de la ville.

— Vous connaissez toutes les maisons de la ville ?

— Oui, monsieur. Je pense qu'il n'en est pas une seule où je ne sois entré une fois ou l'autre. J'ai beaucoup de rela-

tions, monsieur.

— O mon ami, il y a pourtant une maison où vous n'entrez guère. Vous passez même devant, sans la voir. Et pourtant, c'est la plus grande, la plus belle de toute la ville. Sa porte est toujours ouverte. Et je sais que, du matin au soir, Celui qui l'habite vous attend et vous

appelle... Vous ne devinez pas ? C'est *la maison du bon Dieu*... Vous n'avez pas de relations avec le bon Dieu, Emile ! *Pas même le dimanche*, vous ne mettez le pied dans sa maison ! Aujourd'hui, demain, après-demain, vous allez voir tout le monde..., *et Lui, jamais !*...

\* \*\*

— Où allez-vous, Fernando ?

— Ne m'en parlez pas, monsieur. Je suis en train de me mettre en quatre, pour faire plaisir à ma femme et à mes amis. Nous recevons des amis, ce soir. La semaine dernière, nous en recevions encore... La semaine prochaine, il faudra recommencer... Tantôt ceux-ci, tantôt celles-là !... Ce que c'est que d'avoir des amis !... Et quant à faire les choses, je veux les faire honnêtement. Du reste, rien ne me coûte quand il s'agit d'être agréable à mes amis et à ma femme.

— Hélas ! Fernando, c'est vous qui osez me dire de pareilles choses ?... Je connais un de vos amis — le meilleur — que vous n'êtes pas si empressé de recevoir. Et pourtant, vous savez quel plaisir vous causeriez à votre femme en le recevant ! Vous savez quel plaisir surtout vous lui feriez à lui-même !... Hélas !... depuis longtemps il se tient à votre porte et il frappe ! Vous ne le recevez pas, Fernando, *pas même une fois l'an !*... Jésus-Christ, Jésus-Christ, votre Dieu, n'a pas son entrée dans votre cœur ; et cela, depuis des années !... Vous recevez vos amis, tous les jours... *et Lui, jamais !*...

\* \*\*

— Où allez-vous donc, madame ? Dieu ! que vous êtes pressée, aujourd'hui !

— Oui, monsieur ; j'ai une affaire importante à communiquer à Mme V....

— Et vous serez bientôt de retour ?

— Dans cinq minutes, monsieur.

— Dans cinq minutes !... Oh ! je la connais, celle-là !... Allons, ne soyez pas timide. Vous en avez pour une heure au moins à vous entretenir avec Mme V... Et, hier, n'est-il pas vrai que c'était la même chanson, et que, demain, ce sera encore la même ?... O madame, madame, je connais quelqu'un que vous ne fatiguez pas de vos

visites. Et pourtant vous auriez bien des choses importantes à lui communiquer ! Et vous n'êtes qu'à deux minutes de l'église où il demeure ! Et vos occupations ne sont pas tellement absorbantes que vous ne puissiez leur dérober au moins dix minutes ! Et il y a certains jours surtout, où vous êtes complètement désœuvrée à la maison ! Vos devoirs d'état n'en souffriraient pas le moins du monde !... Hélas ! ni le matin, ni le soir, vous ne songez à aller visiter cet ami !... Visiter Mme V..., Mme L..., Mme C..., Mme K..., tant qu'on voudra ! Vous visitez l'univers... *et Lui, jamais !...*

\*\*\*

- Et vous, Marie-Marthe, où allez-vous donc ?
- Je rentre chez moi, monsieur.
- Et vous revenez de l'église ?
- Précisément, monsieur.
- Vous avez pris part à la fête de l'*Adoration perpétuelle* ?
- Assurément, monsieur.
- Et vous avez fait votre *heure d'adoration* ?
- Oui, monsieur.
- Tout entière ?...
- ... A peu près.
- A peu près ?... Vous rougissez !... O Marie-Marthe, je devine : vous avez échangé votre heure : vous êtes partie au moins dix minutes trop tôt !... Vous vous êtes ennuyée avec Jésus ! Vous avez compté les instants que vous perdiez avec Jésus !... Et vous dites que vous l'aimez, votre Jésus, Marie-Marthe ? Oh ! non ! vous ne l'aimez pas !... Votre foi n'est pas vive, votre charité n'est pas ardente !... Et pourtant vous aviez répondu avec empressement à son appel. Mais à peine étiez-vous arrivée, que le vent a changé de bord : un caprice a surgi dans votre tête, la tentation a soufflé, le démon vous a dit : " C'est bien suffisant : lève-toi et pars ! " Et, comme une girouette, vous avez tourné au vent du caprice et de la tentation, vous avez obéi au démon. Et vous voilà de retour !... Qui sait, ô Marie-Marthe, ce que Jésus vous réservait pour la dernière minute de votre adoration !... Eh quoi ! vous aimez tant à prolonger les visites que vous faites à vos amies ! Votre Dieu est-il le

seul que vous soyez impatiente de quitter ? Hélas ! peut-être voulait-il faire de vous une petite sainte ! Et vous êtes partie !...

\* \* \*

Et c'est ainsi que foisonnent les aberrations, les incon-séquences, les oublis et les illusions du monde.

“ La grande fête de notre entrée dans l'éternité ne sera pas autre chose que le Saint Sacrement découvert. ”

Et dire qu'il y a des âmes qui ne veulent pas goûter le Paradis sur terre !

Et dire qu'il y en a d'autres qui ne veulent le Paradis, ni ici-bas, ni là-haut !


Jésus-Christ s'est tenu au milieu d'eux, et, volontairement, ils ne l'ont pas connu.

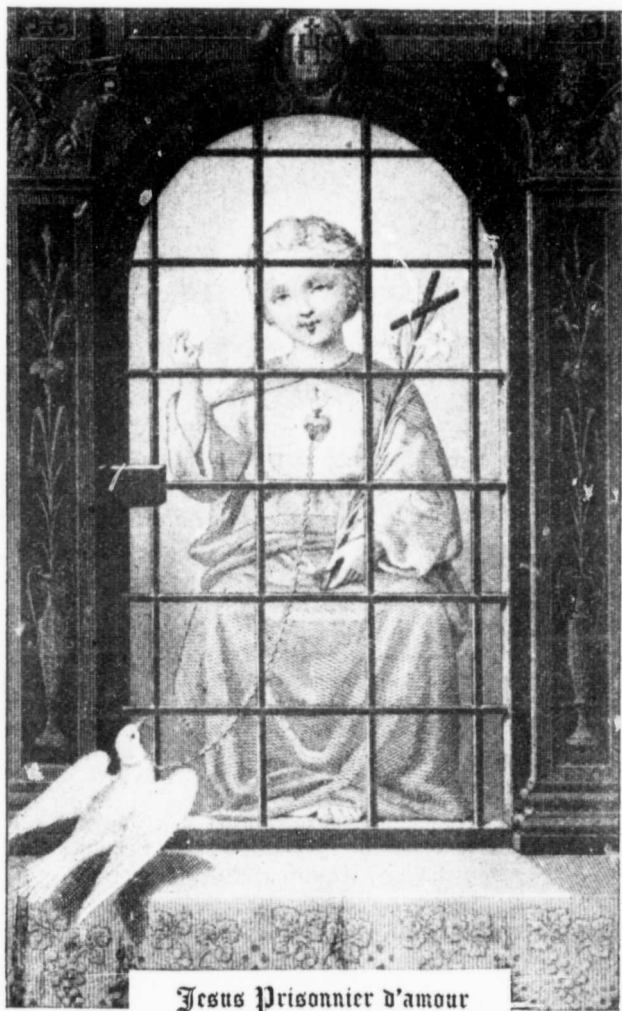
Lui aussi, un jour, ne les connaîtra pas, et il leur dira : “ J'étais voyageur sur la terre, et vous ne m'avez pas reçu ; j'étais prisonnier dans mon tabernacle, et vous ne m'avez pas visité : allez-vous-en ! ”

Et, mis à la porte du ciel, ils s'en iront dans une autre demeure où ils verront l'horreur, et la souffrance, et les démons, toujours... *et Lui, jamais !...*



## A NOS DEVOUEES ZELATRICES

 E mois d'Octobre marque le commencement d'une nouvelle échéance pour les abonnements au *Petit Messager*. — Nous prions nos dévouées zélatrices dont les abonnements se terminent avec ce mois de vouloir bien s'intéresser à les faire renouveler sans retard : nous espérons que par la même occasion elles trouveront à grossir leurs listes de quelques abonnements nouveaux. — Les abonnés isolés dont l'année finit en Octobre sont également priés de nous adresser bientôt le montant de leur souscription, si, comme nous l'espérons, ils désirent continuer à recevoir la petite revue. — A tous, nous disons *merci* d'avance, et nous souhaitons les meilleures bénédictions de Jésus-Hostie en retour de leur zèle pour sa gloire. — Ce zèle d'ailleurs n'est pas stérile, puisqu'à l'heure actuelle le *Petit Messager* se tire à 13.500 exemplaires, qui chaque mois vont répandre au loin la connaissance et l'amour du Dieu de l'Eucharistie. Puisse ce progrès se poursuivre et s'étendre encore afin que Jésus soit toujours plus connu, toujours plus aimé !



**Jesus Prisonnier d'amour**

DANS LE DIVIN SACREMENT DE L'EUCARISTIE

~~~~~  
Puisse mon âme, ô divin Captif, rester enchaînée  
à votre Tabernacle par les liens précieux de la Foi, de  
l'Espérance et de la Charité !  
~~~~~

## Les Serviteurs de l'Eucharistie

Le T. R. P. Marie-Joseph Coudrin

FONDATEUR

de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie  
et de l'Adoration Perpétuelle  
(1768-1837)



L y a quelques mois à peine la Congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus, célébrait avec allégresse sa centième année d'existence. C'est en effet en la nuit de Noël 1800 que le P. Coudrin, son fondateur, se consacrait solennellement à l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement et à la propagation du culte du Sacré-Cœur. Il réalisait ainsi des aspirations conçues aux plus mauvais jours de la Terreur, et, sur les ruines amoncelées par la Révolution, il avait la gloire de relever le premier la vie religieuse si nécessaire à l'Eglise et au monde.

Pierre Coudrin naquit le 1er mars 1768 à Coussay-les-Bois, près de Châtellerault, au diocèse de Poitiers, d'une famille de cultivateurs aisés, digne par sa foi de posséder cet enfant de bénédiction. Le petit Pierre ne reçut au foyer domestique que des leçons de piété et de vertu. Il racontait lui-même qu'étant un jour aux champs avec un de ses oncles, il le vit mettre à genoux derrière la charrue, au son de la cloche qui annonçait l'Elévation de la messe. " Je n'avais alors que cinq ans, disait-il, mais je puis vous assurer que cela me fit une telle impression que je n'en ai jamais perdu le souvenir. " L'enfant fut ensuite confié pendant plusieurs années à l'un de ses oncles, prêtre de grand mérite, qui devait plus tard confesser la foi et mourir sur les pontons de l'île d'Aix. Ce fut à son école qu'il fit sa première communion et qu'il reçut les premiers éléments de l'instruction nécessaire pour répondre à la vocation ecclésiastique qui déjà sollicitait son âme. Il continua ensuite ses études à Châtellerault. Aux vacances



## SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

No 42

Directoire pour les Visites au Saint Sacrement.

C'est pour vous que je l'écris, ce *petit directoire*, âmes aimantes qui, obéissant à votre cœur, allez tous les jours rendre à Jésus-Christ dans son tabernacle *la visite que vous rendez à un ami*.

Elle vous semblerait, je ne dis pas *perdue*, mais *vide*, *bien vide*, la journée dans laquelle vous n'auriez pas pu *voir votre Jésus* ; et j'ai dû, plus d'une fois, apaiser vos inquiétudes, presque vos remords, quand il vous semblait que, par votre faute, vous ne lui aviez donné au moins le *bonjour de l'amitié*.

Remerciez le bon Dieu de ce *besoin* qu'éprouve votre cœur. Toutes les âmes même pieuses, bonnes, exactes, régulières, ne l'éprouvent pas au même degré que vous. Elles sont aussi *saintes* que vous, *un peu moins aimées*, seulement.



Allez donc, allez tous les jours, faire votre visite à Jésus-Christ.

Visite d'*affection*, disant à Jésus que vous l'aimez bien.

Visite de *bonheur*, disant à Jésus votre joie de l'aimer et d'être aimée de lui.

Visite de *reconnaissance*, disant à Jésus qu'il est bien bon de vous donner tout ce qu'il vous donne, et de vous préserver de tout le mal qui pourrait vous atteindre vous, comme il atteint les autres.

Visite d'*intérêt*, disant à Jésus vos craintes, vos embarras, vos ennuis, vos difficultés et lui demandant humblement ce que vous devez faire.

Visite de *consolation*, disant à Jésus tout ce que vous laissera dire votre affection, pour le dédommager de l'oubli dans lequel on le laisse.

Visite de *charité pour les autres*, disant à Jésus les peines des âmes que vous aimez ! leurs besoins, leurs tristesses — les inquiétudes qu'elles vous donnent, même le mal qu'elles vous font, le suppliant de les rapprocher de Lui et de vous.

Visite de *générosité*, disant à Jésus que vous vous offrez à Lui afin qu'il ait la bonté de se servir de vous comme on se sert d'un serviteur dévoué et d'un instrument simple et docile.

Ces pensées sont les vôtres, chères âmes, je le sais. Elles entretiennent entre Jésus et vous ces rapports d'intimité qui rendent méritoires, pour le ciel, et vos œuvres et vos peines de tous les jours ; et cependant, je n'hésite pas à vous indiquer *quelques paroles à dire* à Jésus-Christ pour ces heures où — par une cause divine ou humaine, — vous vous sentez comme paralysées, ne pouvant rien voir, rien dire, rien sentir.

Laissez-les alors, ces paroles, tomber posément de vos lèvres, une fois, deux fois, trois fois,.. et puis, faites un silence.

### I. — Adoration.

Je viens à vous, ô Jésus, en union avec la très sainte Vierge Marie et mon bon Ange gardien, je viens vous adorer et vous reconnaître pour mon *souverain Maître*.

Et à ce titre, je viens vous donner le droit le plus absolu de faire *en moi*, — *de moi*, — *par moi*, — *autour de moi*, — *de ce qui est à moi*, tout ce que vous voudrez !

Toujours et pour tout, ô mon Maître, ô mon Créateur, je veux redire avec la soumission la plus complète et la plus absolue :

*Qu'elle soit faite, qu'elle soit bénie, exaltée, aimée par toutes les créatures, la très sainte, très juste, très aimable volonté de mon Dieu !*

## II. — Amour.

Je viens à vous, ô Jésus, en union avec la très sainte Vierge Marie et mon bon Ange gardien, je viens vous dire l'acte d'amour le plus sincère, le plus complet dont je suis capable.

Oui, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces.

Je vous aime, parce que vous êtes : la souveraine *beauté*, infiniment *aimable* ; — la souveraine *miséricorde*, infiniment *miséricordieuse* ; — la souveraine *sagesse*, infiniment *sage* ; — la souveraine *justice*, infiniment *juste* ; — la souveraine *puissance*, infiniment *puissante* ; — la souveraine *perfection*, infiniment *parfaite*.

## III. — Remerciement.

Je viens à vous, ô Jésus, en union avec la très sainte Vierge Marie et mon bon Ange gardien, je viens vous remercier de toutes les grâces que vous m'avez faites et que vous voulez me faire encore dans le temps et dans l'éternité.

Grâces à mon âme, à mon intelligence, à mon cœur, à mon corps, à ma famille, à tous ceux que j'aime.

Grâces de vocation, — de pardon, — de préservation, — de lumière, — d'amitié reçue et donnée, — de bien-être matériel, — de joie, — de souffrance.

Oh ! oui, de tout, de tout, ô mon Dieu ! je vous dis *merci*, et je veux que toutes les créatures viennent avec moi vous dire *merci* !

## IV. — Demande.

Je viens à vous, ô Jésus, en union avec la très sainte

Vierge Marie et mon bon Ange gardien, je viens vous exposer humblement les désirs de mon cœur.

1. O Seigneur ! qu'autour de moi, que par moi, que par tous ceux que j'aime, *votre nom soit sanctifié.*

Que sur moi et sur tous les miens *votre règne arrive !*  
que par moi et par tous les miens *votre volonté soit faite*  
*comme elle est faite dans le ciel.*

2. O Seigneur ! donnez-nous à tous, ici, *notre pain quotidien :*

Le pain de l'*âme*, votre sainte Eucharistie, — le pain de l'*intelligence*, votre sainte parole, — le pain du *cœur*, le désir et l'occasion de nous *dévouer, de pardonner, d'aimer.*

Le pain du *corps*, ce *nécessaire* que vous seul savez connaître. Il me suffit, Seigneur.

#### V. — Offrande.

Je viens à vous, ô Jésus, en union avec la très sainte Vierge Marie et mon bon Ange gardien, je viens me mettre tout entier à votre disposition comme je l'aurais fait si j'avais eu le bonheur de vivre avec vous pendant que vous viviez sur la terre.

Je m'offre à vous comme *votre enfant*, vous promettant d'être aimant, obéissant, bon, reconnaissant.

Je m'offre à vous comme *votre serviteur*, vous promettant d'être docile, actif, dévoué, généreux.

Je m'offre à vous comme *votre disciple*, vous promettant d'être attentif, laborieux, fidèle.

Je m'offre à vous comme *votre messager*, vous promettant d'être à vous, toujours prêt à aller partout, vous faire connaître et vous faire aimer.

Bénissez-moi, ô mon Seigneur Jésus ! Bénissez-moi, Marie ! Et vous, mon bon Ange, accompagnez-moi, gardez-moi, et demain, ramenez-moi !



ses journées à prier et à étudier. Puis il aimait à expliquer à ses parents les vérités qu'il avait méditées ; il leur parlait surtout du Très Saint Sacrement avec une ferveur et une onction qui les ravissaient.

En 1784, Pierre Coudrin alla faire sa rhétorique, puis sa philosophie à Poitiers, où il obtint le grade de licencié ès arts. Puis il suivit les cours de la faculté de théologie. Sa piété, sa modestie, son intelligence et son application au travail le rendaient cher à ses maîtres, et en faisaient le modèle de ses condisciples. Il n'était pas moins estimé dans une famille où il avait accepté les fonctions de précepteur pour alléger les charges de ses parents. En 1789 il entra au grand séminaire de Poitiers et l'année suivante il reçut la tonsure, les ordres mineurs, le sous-diaconat et enfin le diaconat.

Mais les événements se précipitaient : la constitution civile du clergé était signée, les évêques bannis, les séminaires fermés. L'abbé Coudrin revint à Coussay pendant plusieurs mois, attendant une occasion d'être élevé au sacerdoce. Sur ces entrefaites, il apprend que l'évêque de Clermont est caché à Paris. Aussitôt il part, muni d'un dimissoire de l'administrateur de Poitiers l'autorisant à se faire ordonner par tout évêque en communion avec le Saint-Siège. Il découvre la retraite du Prélat et reçoit de ses mains l'onction qui fait les prêtres, le 4 mars 1792. C'était dans la Bibliothèque du séminaire des Irlandais, et les Révolutionnaires tenaient leur club dans la salle située immédiatement au-dessous de celle où s'accomplissaient les saints mystères.

Revenu à Coussay, le jeune prêtre fut bientôt en butte à la rage et aux persécutions des Républicains, et forcé de commencer l'existence aventureuse des proscrits. Mais avant de l'envoyer au secours des fidèles, Dieu lui donna comme un temps de retraite pour savourer les prémices de son sacerdoce et se préparer dans la méditation et la prière aux dangers et aux souffrances de l'apostolat. Il demeura cinq mois caché dans un grenier. Quelle retraite ! Une sorte de tombeau où il ne pouvait se tenir debout, et où il n'avait d'air et de lumière qu'en écartant les tuiles du toit ! Cet abri étouffé et obscur fut le Manrèse de l'abbé Coudrin, le Cénacle où le ciel lui révéla ses desseins. Chaque nuit il descendait de sa cachette

pour célébrer la sainte messe devant ses hôtes : puis, nourri du pain des forts, et emportant, il l'espérait, dans les plis du corporal la présence réelle du Divin Maître, il remontait dans le grenier où son adoration durait tout le jour : adoration réparatrice surtout, car il apprenait les crimes de la Révolution, les massacres des prêtres à Paris, et il offrait en expiation la sainte Victime et avec elle les souffrances de ses martyrs. Or, une nuit de septembre, pendant son action de grâces, Dieu lui fit connaître qu'il serait le père d'une Société religieuse. Il se trouva transporté en esprit dans une vaste campagne. Autour de lui, il voyait se rassembler de nombreux ouvriers évangéliques vêtus de blanc. A leur suite venait un cortège de vierges portant aussi un costume blanc et priant pour ces apôtres. Il vit même la maison qui devait être le berceau de cette nouvelle famille. Peu après, une inspiration du ciel le décida à quitter sa retraite pour aller soutenir ses frères dans la foi. Malgré tous les dangers qui l'attendent, il a un secret pressentiment que Dieu le gardera pour l'œuvre qu'il a paru lui indiquer. " Ne craignez rien, dit-il à ceux qui voulaient le retenir, il ne m'arrivera rien. Dieu a des desseins sur moi. "

En effet la main de Dieu conduisit et protégea merveilleusement son apôtre pendant toute la Révolution. Déguisé tantôt en maçon, tantôt en boulanger, plus souvent en mendiant, il parcourait les campagnes, confessant, baptisant, disant la messe la nuit dans les maisons fidèles, ou bien se cachant dans les bois quand sa présence exposait ses hôtes à trop de dangers. Presque toujours il portait sur lui la sainte Eucharistie, unique soutien et consolation de l'Eglise dans la persécution et le martyre. Notre-Seigneur daigna manifester qu'il se faisait lui-même le gardien et le protecteur de son prêtre. Une nuit, il s'était arrêté dans une chapelle en ruines avec un jeune homme qui lui servait de guide, et il avait déposé sur l'autel le Saint Sacrement. Tandis que son compagnon adorait à genoux la Divine Hostie, tout à coup une vive lumière entoura le ciboire.

Une autre fois l'abbé Coudrin portait le Viatique par une nuit très obscure ; une lumière le précéda pendant tout le trajet, et le conduisit jusque dans la chambre du malade. Le serviteur de Dieu se garda bien d'en parler

jamais ; mais un homme qui l'accompagnait et fut témoin du prodige l'a fait connaître.

Dans une troisième circonstance l'abbé et son compagnon s'égarèrent dans le bois. Une lumière leur indiqua le chemin et disparut ensuite.

Autre trait merveilleux. A bout de ressources, l'abbé Coudrin errait dans une forêt. Au détour d'un sentier une dame se présente à lui : " Vous êtes prêtre ? ", lui dit-elle. — " Oui, Madame. " — " Voudriez-vous dire une messe à mes intentions ? Voici l'honoraire ", et elle lui remet un louis. L'abbé accepte de dire la messe, mais refuse l'honoraire, alléguant la difficulté des temps qui rend particulièrement incertaine la célébration des saints mystères. " Qu'à cela ne tienne, Monsieur, vous ferez ce que vous pourrez. " Le serviteur de Dieu prend la pièce d'or qui venait si à propos pour soulager sa détresse, et comme il relevait la tête pour remercier cette charitable dame, il ne la vit plus, sans comprendre comment elle avait pu disparaître. Était-ce un ange ou la Reine des anges ?

Que d'autres traits nous aurions sans doute à admirer si la modestie du P. Coudrin lui avait permis de parler de lui-même ! Le temps le plus connu de son apostolat pendant la Révolution fut celui qu'il passa à Montbernage, faubourg de Poitiers. La population en était excellente, tout attachée à la foi de ses pères et pleine d'horreur pour les doctrines et les œuvres de la Révolution. Aussi l'abbé Coudrin fut accueilli avec joie par ces fervents chrétiens privés de prêtre depuis déjà longtemps.

La nuit même de son arrivée, il voulut réunir les habitants du faubourg dans une grange pour y célébrer les saints mystères. Lorsqu'à l'heure convenue les portes s'ouvrirent, ils s'y précipitèrent en foule. Pendant la première partie du sacrifice, les fidèles maîtrisent leur émotion ; mais dès qu'à l'Élévation le son de la clochette annonce la présence du Fils de Dieu, impossible à eux de se contenir plus longtemps, leurs sanglots éclatent de toutes parts, et de toutes les bouches on entend sortir ces paroles d'une attendrissante et sublime simplicité : " Vous voici donc, ô mon Dieu ! Ah ! qu'il y a longtemps que nous ne vous avons pas vu ! " Touché jusqu'aux larmes, le pieux célébrant contracta dès ce jour avec Montber-

nage une tendre et inaltérable amitié.

Bientôt, par ses soins, la régularité du service religieux fut assurée, autant que le comportaient les circonstances, et il ne se passa guère de semaines où la messe ne pût être célébrée.

Rien de plus ingénieux que les précautions prises pour garantir la sécurité des assemblées. De ferventes chrétiennes appelées " Réveille-matin " avaient mission d'éveiller leur quartier. Le lieu de la réunion variait souvent ; la veille au soir, le son de la corne faisait savoir dans quelle grange on se rassemblerait ; il devait retentir un nombre de fois déterminé pour chaque lieu de réunion. Vers onze heures, les Réveille-matin frappaient discrètement aux portes des habitants.

Les jeunes gars les plus lestes s'échelonnaient jusqu'au Pont Joubert qui relie le faubourg à la ville, afin de donner l'alarme en cas de visites domiciliaires ; d'autres gardaient à vue dans leur maison les quelques révolutionnaires dont on redoutait les dénonciations ; enfin des hommes armés de solides gourdins se mettaient derrière les femmes pour les protéger au besoin. Ces précautions prises, et l'assemblée au complet, la cérémonie commençait.

A haute voix, on récitait le chapelet ; puis les chanteuses entonnaient les cantiques du Bienheureux Grignon de Montfort. Enfin arrivait, au péril de sa vie, le prêtre déguisé. Il avait passé une bonne partie de la soirée à confesser. A minuit, il montait à l'autel ; il disait le plus souvent une messe basse, Aux fêtes solennelles, on la chantait. Une nuit les habitants de la basse ville du Pont Joubert entendirent distinctement les paroles du *Credo*. Le lendemain, ce fut, dans les rues de Poitiers, la matière des conversations. En pleine Terreur, n'est-il pas étonnant le spectacle de cette foi religieuse qui s'affirme avec tant d'énergie ? Comment ne pas être saisi d'admiration à la vue de ce peuple d'un faubourg qui veut, à tout prix, rester fidèle aux chrétiennes traditions de ses ancêtres ?

(à suivre).





## Le Viatique du Nègre



L y a quelques années, j'habitais la Guyane française. Un dimanche, après la sieste réglementaire, c'est-à-dire, vers trois heures de l'après-midi, nous quittâmes le quartier. J'étais alors soldat. Je me dirigeai, avec un de mes camarades, sur l'une des routes qui, s'éloignant de Cayenne, s'enfoncent dans l'intérieur de l'île, en longeant la côte. Nous ne tardâmes pas à perdre de vue la cité. La route pénétrait comme à l'infini dans une forêt splendide : des arbres magnifiques soutenaient, à une hauteur prodigieuse, une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil. La mer, roulant sous les mangliers ses vagues limoneuses, venait expirer à nos pieds, présentant à nos regards étonnés le spectacle étrange d'une forêt flottante ; car, à chaque marée, l'onde écumante s'avancait bien loin sous les arbres, et chaque oscillation du flot communiquait à la tige des mangliers un balancement comparable à celui qu'imprime le vent aux épis dans un champ de blé. A marée basse, au contraire, ce n'était plus qu'une plaine de vase infecte, où croissaient, dans un désordre extrême, des arbres aux branches chargées de limon.

Nous marchâmes assez longtemps ; puis comme le jour tombait, (il était alors six heures du soir, et, près de l'équateur, quelle que soit la saison, la nuit est toujours venue à six heures et demie,) nous commençâmes à presser le pas, désireux de rentrer au plus vite.

Nous commencions à jouir déjà d'une nuit splendide. Des myriades de lucioles se montraient de partout, s'allumant par intermittence, et semant d'étincelles éclatantes les haies de bambous d'un noir profond.



Tout à coup, à notre droite, une sonnette se fit entendre ; un homme qui portait cette sonnette d'une main, et de l'autre une lanterne apparut, précédant un prêtre de quelques pas. L'homme et le prêtre passèrent assez rapidement devant nous et, tout près de là, ils entrèrent dans une misérable chaumière, " une case ", comme disent les habitants du pays. Nous étions pressés ; mais ayant trop peu de fois l'occasion, même dans ces contrées, à cause des exigences du service, d'accomplir un acte public de foi religieuse, nous profitâmes de celle-ci qui nous était offerte. Nous suivîmes le prêtre et son ministre ; nous entrâmes comme eux. Sur le seuil de cette pauvre demeure, n'ayant pour plancher que le sol battu, pour toiture que quelques planches mal jointes, une pauvre, une vieille femme pleurait. Les oripeaux souillés dont elle était à peine couverte produisaient par leur bigarrure un effet bizarre ; ses cheveux blancs, qui s'échappaient d'un mauvais mouchoir à larges carreaux bariolés, formaient avec la peau ridée et noire de son visage un étrange contraste. A l'intérieur, dans un hamac délabré, seul meuble de cet affreux taudis, un moribond, un nègre déjà bien vieux, geignait misérablement.

Quand le prêtre entra, les plaintes cessèrent ; la pauvre négresse aussi essuya ses yeux. Le ministre du Seigneur s'approcha du mourant : il lui adressa presque à voix basse, pour ne le point fatiguer, une courte et touchante allocution. Le visage du vieillard changeait d'expression et se rassérénait de minute en minute. Mais lorsque le prêtre mit le saint viatique sur ses lèvres tremblantes, le calme et un repos complet eurent bientôt succédé aux plaintes de tout à l'heure. Le regard du moribond s'éclaira tout à coup d'une joie surnaturelle : " Merci, mon Dieu, merci, s'écria-t-il, je n'ai plus rien à demander ; je meurs content ! "

Cette simple parole d'allégresse, dans une telle situation, nous parut sublime de grandeur. Ce vieillard, à peine civilisé, ce nègre absolument ignorant, mourait entre les bras de Dieu, heureux, plein de foi et d'une douce espérance. C'était, à la fois, un grand enseignement et un bien noble exemple. Ah ! certes, celui-là, je n'aurais pas trouvé mauvais qu'il se dit mon égal. Il l'était bien, en effet, cet homme, qui trouvait ainsi, à son heure suprême,

un même Dieu que le mien, lui donnant les mêmes sacrements, l'entretenant des mêmes espérances, lui ouvrant le même paradis !

J'avais vu, quelque temps auparavant, à bord du navire qui m'avait conduit en Amérique, un jeune soldat



de l'infanterie de marine  
périr en moins de vingt-  
quatre heures, des suites  
d'une insolation. Certes,  
les soins les plus assidus  
lui furent prodigués ; on

fit, pour le sauver, tout ce qu'il était humainement possible de faire ; mais l'hémorragie nasale ne put être arrêtée ; le pauvre soldat mourut dans la nuit.

Le lendemain matin, l'équipage et tous les passagers étaient rassemblés sur le pont. Quatre hommes de la com-

pagnie allèrent prendre sur le gaillard d'avant le cadavre du malheureux jeune homme. Il était cousu dans une enveloppe de toile grossière, dans laquelle était placé un sac de sable servant de lest, le tout était recouvert du drapeau français. Les clairons, pendant ce temps, sonnaient une marche funèbre ; le cadavre fut porté vers tribord, qui est le côté d'honneur. Dérision amère ! Le drapeau fut ensuite retiré, et le corps du soldat fut jeté à la mer. On entendit ensuite le commandement. Rompez les rangs !... C'était fini ; aucune prière ne fut dite, si ce n'est peut-être dans le secret du cœur de quelque bon camarade, auquel la même lugubre histoire pouvait arriver le lendemain.

Et maintenant, puisqu'il faut mourir, celui qui a la foi n'aimera-t-il pas mieux s'éteindre dans une misérable hutte de sauvage, au fond des bois, sans presque aucun secours humain, mais calme, résigné, visité par Dieu, comme le nègre de tout à l'heure, plutôt que de périr d'une mort relativement douce, entouré de soins matériels, mais sans un mot de foi ou d'espérance surnaturelle, privé des consolations de la religion ?

Le matelot français a quitté la vie entouré d'amis. Ni l'affection, ni la piété compatissante de ses compagnons d'armes ne manquèrent à son agonie. Malgré moi, pourtant, cette mort-là me fait peur ; et je n'en voudrais pas pour moi-même. Il y manquait ce que j'ai vu au chevet de mon pauvre nègre, et qui jetait des rayons de lumière et de joie sur son humble couche : il y manquait un prêtre et l'Eucharistie !...

Fr. de N.

---

### BELLE REPONSE DE HENRI IV

---

Henri IV rencontra un jour un prêtre qui portait le Saint Sacrement. Aussitôt il se mit à genoux fort dévotement.

Le duc de Sully, huguenot, qui l'accompagnait, lui dit : " Sire, est-il possible que vous croyiez à cela ?

— " Oui, vive Dieu ! j'y crois, il faut être fou pour ne pas y croire. Je voudrais qu'il m'en eût coûté un doigt de la main et que vous y crussiez comme moi. "

## En dilectus meus !

Musique de P. HERMANN.

Mus. (♩ = 42)  
Adagio

ORGUE  
ou  
PIANO.

*Bien lentement.  
Avec beaucoup d'expression.*

Mon bien aimé, par l'amour le plus tendre,  
Mon bien aimé, par l'amour le plus tendre,  
Mon bien aimé, par l'amour le plus tendre,

Sur cet autel, a fixé son séjour, Oh! charité que  
Sur cet autel, a fixé son séjour, Oh! charité que  
Sur cet autel, a fixé son séjour, Oh! charité que

*Cres:*  
*Cres:*  
*Cres:*  
*Cres:*

*Rall:* *à Tempo* *quasi più* *pp*

je ne puis com-prendre Puisse mon cœur s'immo-ler en re-tour!

*Rall:* *à Tempo* *pp*

je ne puis com-prendre Puisse mon cœur s'immo-ler en re-tour!

*Rall:* *à Tempo* *pp*

je ne puis com-prendre Puisse mon cœur s'immo-ler en re-tour!

*f* *Rall:*

Puis-se mon cœur s'immo-ler en re-tour!

*f* *Rall:*

Puis-se mon cœur s'immo-ler en re-tour!

*f* *Rall:*

Puis-se mon cœur s'immo-ler en re-tour!

Divin Captif ! ô douceur ineffable !  
 Que vous blessez divinement mon cœur !  
 Rendez, Jésus, ma blessure incurable,  
 Elle est pour moi la vie et le bonheur !

Ah ! maintenant les choses de la terre  
 Ne me sont plus qu'amertume et dégoût ;  
 Le Bien-aimé, dans son doux sanctuaire  
 Est à jamais mon trésor et mon Tout !

Le Tabernacle, ah ! voilà ma richesse !  
 L'Eucharistie, ah ! voilà mon amour !  
 Du Bien-aimé j'y goûte la tendresse.  
 Vous seul mon Dieu, jusqu'à mon dernier jour !

---

## Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France

---

### LA MESSE DES MISSIONNAIRES.

---



PEINE les apôtres du Canada avaient-ils foulé le sol de leur nouvelle patrie, qu'ils cherchaient du regard un endroit propice pour célébrer les saints mystères, tant il leur tardait d'unir leur sacrifice à celui de l'autel. Plusieurs d'entre eux nous ont laissé, soit dans des mémoires, soit dans leurs lettres, le récit de leurs impressions dans ces circonstances inoubliables de leur vie de missionnaire.

Le lecteur se souvient de la lettre qu'écrivit des Trois-Rivières le P. Jogues, (1) au sujet de sa première messe dite en la Nouvelle-France, le jour de la Visitation. Il ne lira pas non plus sans émotion l'extrait suivant du journal du voyage que le P. Jacques Buteux fit pour la mission des Attikamègues :

“ Le quatrième jour je dis la sainte Messe dans une petite Isle, qui eut le bonheur de recevoir cet adorable Sacrifice, qui fut le premier offert à Dieu en ces contrées. Pour ce sujet ces bons Chrestiens firent une salve d'escopeterie après l'élévation du saint Sacrement et

(1) Voir le No. de Septembre 1900 du *Petit Messager*.

“ en suite de leurs dévotions un festin de bled d'inde et d'anguilles.

“ Le septième jour, nous marchâmes depuis les trois heures du matin jusqu'à une heure après midy, afin de gagner une Isle pour dire la sainte Messe le jour des Rameaux : je la dis, mais vraiment portant sur moy une partie des douleurs de la Passion de nostre Maistre, et dans une soif qui attachoit ma langue au palais de ma bouche. ”

Et plus loin : “ A midy nous nous arrestâmes et j'eus le bien de dire la sainte Messe : c'estoit mon unique consolation et de là je tirois des forces parmy tant de fatigues. ”

N'est-ce pas qu'en lisant ces lignes, nous croyons suivre pas à pas le Sauveur dans la voie douloureuse ?

Un autre missionnaire écrivait aussi : “ Ma consolation parmy les Hurons c'est que tous les jours je me confesse et puis je dis la Messe comme si je devais prendre le Viatique et mourir ce jour-là, et je ne crois pas qu'on puisse mieux vivre ny avec plus de courage et mesme de mérites, que vivre en un lieu où on pense mourir tous les jours et avoir la devise de saint Paul : *Quotidie morior, fratres* etc. Mes frères, je fais état de mourir tous les jours. ”

Aussi, avec quel respect ils exerçaient leurs augustes fonctions ! Le P. Ennemond Masse avait “ pris la résolution de ne jamais dire la sainte Messe sans estre revestu d'une haire : ces armes, se disait-il, te feront souvenir de la Passion de ton Maistre dont ce Sacrifice est le grand Mémorial. ”

Après la mort du premier missionnaire du Canada, “ on trouva, rapporte le P. Bressani, un écrit où sont recueillies les grâces signalées qu'il avait reçues de la Sainte Vierge et de son très-saint Fils, surtout au saint Sacrifice de la messe. ”

MARIE AYMONG.



## Sacrilège et Réparation.

Il y a quelques semaines, un horrible sacrilège était commis à l'Épiphanie. Des voleurs s'introduisaient la nuit dans l'église, brisaient la porte du tabernacle et s'emparaient des vases sacrés, après avoir répandu sur l'autel les saintes hosties qu'ils contenaient. Quelle ne fut pas l'indignation des pieux paroissiens quand ils apprirent ce qui venait de se passer ! Ils se portèrent en foule à l'église et, saisis de crainte à la vue du tabernacle violé, ils passèrent la journée en prières et en supplications. Il leur semblait que la colère de Dieu dût s'abattre sur eux et que des châtiments terribles allaient fondre sur leur paisible village...

Le soir, la presse répandait dans tout le pays la nouvelle de ce vol sacrilège.

Il fallait donc que la réparation fût aussi solennelle que possible, aussi retentissante que le scandale l'avait été ; voilà pourquoi, dimanche, le 25 août, le village de l'Épiphanie devenait le théâtre d'une démonstration grandiose, dont j'eus le bonheur d'être témoin.

Les membres de l'Adoration nocturne avaient pris l'initiative de ce mouvement de foi. A eux revenait en effet, l'honneur d'une telle entreprise, eux dont le rôle admirable est de réparer par leurs nuits d'adoration, " les insultes, les profanations, les sacrilèges dont Dieu est l'objet au Sacrement de son amour. "

A l'arrivée du train à la gare de l'Épiphanie, les pèlerins venus de Montréal se formaient immédiatement en procession pour se rendre à l'Église. Plus de mille personnes, profondément recueillies, étaient entrées dans les rangs, précédées des officiers de l'Alliance Nationale, des Forestiers Catholiques et de la Ligue du Sacré-Cœur du village.

Avant de pénétrer dans le temple profané, toute cette foule, dans un puissant chorus, fit monter vers le ciel une suprême supplication : *Parce Domine, parce populo tuo...* Ce chant de réparation revêtait, dans les circonstances, un caractère impressionnant au plus haut degré.

L'église de l'Épiphanie, pourtant assez vaste, ne pouvait contenir les milliers de fidèles accourus tant de Montréal que des paroisses environnantes ; la moitié seulement parvint à trouver place à l'intérieur. Les autres, restés au dehors, n'en suivirent pas moins les cérémonies avec la même piété édifiante, se joignant de cœur et d'intention aux hommages expiatoires de leurs frères. ....



Les cérémonies se succédèrent dans l'ordre suivant : 1. Chant du *Parce* par toute la foule ; 2. Exposition du Saint-Sacrement ; 3. Récitation de l'Office ; 4. Chant du *Miserere* et amende honorable ; 5. Sermon ; 6. Procession et chant du *Tantum ergo*.

M. l'abbé Luche, P. S. S., chapelain de l'Adoration Nocturne, présidait à l'office, ayant comme assistants M. L. J. A. Derome et le Dr Jacques.

Le Rév. P. Berchmans-Marie, franciscain, prononça le sermon. L'orateur avait choisi pour texte : " Ne vous ne laissez pas abattre par le mal, mais triomphez du mal par le bien. " Le pieux disciple de saint François laissa parler son cœur et sut trouver des paroles enflammées qui remuèrent profondément ses auditeurs.

Vers la fin de son sermon, il annonça au bon curé de l'Epiphanie, M. l'abbé J. T. Gaudet, que les membres de l'Adoration Nocturne lui apportaient de Montréal un riche ciboire, pour remplacer celui que les voleurs ont emporté.

M. l'abbé Luche présenta aussitôt ce cadeau au vieux pasteur, que les sanglots étouffaient maintenant, et qui, brisé par l'émotion, se laissa tomber sur une chaise dans le sanctuaire. Bien des larmes coulèrent parmi les fidèles, à ce moment : larmes de joie, de reconnaissance ou d'émotion en face de la surprise et du bonheur du bon curé.

Le 25 août fut donc, en somme, la revanche de la charité sur la cupidité, du sacrifice sur l'égoïsme, de l'adoration sur l'outrage, de l'expiation sur le sacrilège.

Le Christ a pris sur ses épaules tous nos crimes. L'œuvre du Christ se continue sur la terre. A son exemple, les innocents expient pour les coupables et se chargent du fardeau des iniquités ; c'est par eux que le salut du monde se perpétue dans le temps.

J. B. L.

---

## Miettes Eucharistiques

---

*Venite ad me omnes* : Venez donc tous à moi. Ah ! si l'on pouvait voir la joie de Notre-Seigneur quand on vient à lui ! On dirait qu'il est l'intéressé, que c'est lui qui y gagne !

Jésus donne sans éclat ; on ne voit pas ses dons : on s'y attacherait et on oublierait celui qui a donné ; il cache ses mains pour qu'on pense à son cœur, à son amour.

Oh ! comment dire la bonté de Dieu dans l'Eucharistie ! Il s'y laisse insulter, déshonorer, outrager. C'est pis qu'au Calvaire. Là au moins le soleil se voila d'horreur, les éléments pleurèrent leur créateur : ici rien !

---

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.



Les quatre grands Docteurs de l'Eglise  
 Exaltant les merveilles eucharistiques.

